

L'ossuaire est figuré à une distance à peu près égale de l'auberge de la Girafe, qui n'a été bâtie qu'il y a dix ans, et d'une maison dite la Maison Guillot.

Ce journal dit qu'à la date du 1er février, M. le procureur-général près la cour de Bourges s'est transporté sur les lieux afin de voir par lui-même et s'assurer de la valeur que l'on peut attacher à ces découvertes, et il ajoute en post-scriptum :

« Depuis la composition de cet article, nous avons appris qu'un sieur Guillot, propriétaire aux Brois, avait été arrêté le 3 février, et transféré dans la prison de Cosne. Une foule énorme s'était portée à sa rencontre. »

On écrit de Carlisle au Morning-Chronicle qu'une enquête vient d'être ouverte sur une affaire mystérieuse dont voici les détails :

« Il y a un an à peu près, un grand coffre fut apporté à Bush-hotel, par un des facteurs du Caledonian Railway. Sur le coffre était la suscription suivante, tracée d'une main inhabile : This side up. Mrs London. Bush hotel. Carlisle. Le coffre resta dans l'hôtel pendant un certain temps à la disposition de Mrs London, qui ne se présenta pas pour le réclamer. Or finit par mettre l'objet dans un magasin et l'on n'y pensa plus. Cependant M. Cowx, le père de l'hôtelier, étant allé à une vente aux environs de Carlisle, apprit qu'il demeurait dans la localité une vieille femme portant le nom de London. M. Cowx pensant que peut-être le coffre abandonné était destiné à cette personne, lui apprit qu'il avait un colis portant son nom, et que depuis plusieurs mois cet objet avait été relégué dans un coin de l'hôtel, faute de propriétaire connu.

Mrs London résolut donc d'aller à Bush-hotel prendre possession du coffre et se rendit à Carlisle, accompagnée de sa nièce. En examinant l'adresse, Mrs London déclara que l'objet ne pouvait lui être destiné, mais elle suggéra l'idée d'ouvrir cette boîte abandonnée depuis si longtemps. M. Cowx approuva cette suggestion et la boîte fut ouverte. Quel ne fut pas l'étonnement des assistants en trouvant dans le coffre le cadavre d'un enfant ! Le surintendant de la police fut aussitôt appelé. Ce magistrat ouvrit immédiatement une enquête, et il apprit que Mary Bishop, fille de service dans l'hôtel, avait reçu le 21 mars dernier, d'un facteur du chemin de fer, la boîte adressée à Mrs London ; que cette fille avait payé pour le port 2 shillings et signé sur le registre de l'administration du chemin de fer. Le colis avait été reçu dans la pensée qu'il était destiné à un voyageur qui ne tarderait pas à descendre à l'hôtel. Comme personne ne vint, on avait relégué le coffre dans les magasins.

En examinant le registre de la station de la Citadelle, le magistrat reconnut que la boîte avait été envoyée de Paisley à Carlisle, le 18 mars, trois jours avant sa réception. C'est tout ce qu'on put apprendre pour le moment.

Le surintendant ordonna que la boîte fût transportée au bureau de police où un minutieux examen du contenu fut commencé dans l'espoir de rencontrer quelques indices révélateurs. Dans un coffre de satin blanc, enroulé dans les copeaux, était une sorte de bière peinte en noir, portant des ferrures en métal poli et aux côtés des supports garnis de cordelières en coton blanc. Il y avait une plaque de métal sur le couvercle, mais sans inscription ; au-dessous de l'écusson était un vase de fleurs, et au-dessus la figure d'un ange, le tout en métal poli.

Le cercueil mesurait 43 pouces de longueur, 13 1/4 de largeur et 10 de profondeur. Au dedans était le corps d'un enfant, enseveli dans une pièce de calicot, blanc jadis, aujourd'hui coloré par la décomposition du corps qui était dans un état très avancé. Le cadavre por-

tait des bas blancs, une chemise, un bonnet de nuit. Autour était de la sciure de bois. Le corps mesurait 35 pouces ; les bras étaient sur la poitrine, la tête était penchée. Il est impossible de savoir si cette position avait été donnée au corps pour l'ensevelir ou si les secousses ultérieures l'avaient déterminée. Le tronc du cadavre mesurait 16 pouces. La face était très défigurée ; on ne sait si c'est par suite de violences ou par effet de la décomposition, en tout cas, il était méconnaissable. La chevelure était d'un blond pâle, très abondante et longue de 3 pouces.

Les médecins ont fait l'examen post mortem. Cet examen a amené la découverte de fragments de robe et de chemise ce nuit adhérents au corps. La momification du cadavre et sa décomposition n'ont pas permis de reconnaître le sexe de l'enfant. Toutefois on présume que c'est une fille de quatre ou cinq ans. La mâchoire supérieure avait dix dents et l'autre seulement six. Les médecins ont cru pouvoir dire que le corps semblait bien conformé, et que la position du corps paraissait indiquer que l'enfant avait été enseveli vivant. Mais ce ne sont là que des conjectures. Cet événement a produit une grande sensation.

96 kilomètres en 5 heures 2 minutes. — Sous ce titre, l'Akhbar publie les très intéressants détails qui suivent :

A dix heures du matin, M. Tremol Perez est parti de la porte d'Isly. Arrivé à Blidah à midi vingt-deux minutes, il tourna bride immédiatement, et à trois heures deux minutes du soir, il reparait à la porte d'Isly, où l'ont accueilli les braves enthousiastes de tous es amateurs du sport algérien. Les 96 kilomètres qui constituent l'aller et le retour entre Alger et Blidah avaient donc été parcourus en cinq heures deux minutes. Le cheval était en parfait état. Il se nomme la Panthère et n'est âgé que de six ans. Pendant tout le trajet, M. Tremol Perez fut accompagné par MM. F. et François Mame, qui avaient cinq relais disposés le long de la route.

D'après cette dernière épreuve, le cheval arabe peut, à juste titre, être cité comme incomparable. Il ne possède pas seulement l'élégance, les formes perfectionnées, mais aussi la vigueur, l'énergie, la souplesse, toutes qualités natives qui, en Crimée, le firent résister à toutes les causes de destruction, alors que les chevaux des autres races étaient si rudement éprouvés.

M. Bonhomme, artiste comique des Concerts de Paris, donnera, demain dimanche, dans la salle des Pompiers, une matinée musicale dont nous publions le programme.

Plusieurs artistes de mérite prêteront leur bienveillant concours. On entendra M. Paul Truchy, pianiste, Lefebvre, baryton, M. Philippe, comique, M. Leplat, chanteur de genre et Mesdames Lefebvre et Herminie. M. Leclercq, qui possède, chose rare, deux voix remarquables et parfaitement distinctes, se fera entendre dans différents morceaux pour soprano et baryton.

Nous espérons que la troupe de M. Bonhomme aura l'heureux privilège d'attirer la foule.

GUANO DU PÉROU, garanti sur analyse. — En magasin à Paris : 33 fr. 70 les 100 kil., par livraison d'au moins 1,000 kilog. ; 34 fr. par livraison au-dessous de 10,000 kilog. S'adresser au Matériel agricole, 35, rue Lalayette, à Paris.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

SALLE DES POMPIERS, A ROUBAIX
MATINÉE MUSICALE
DONNÉE PAR LES
ARTISTES DU CONCERT DE LILLE
LE DIMANCHE 12 FÉVRIER 1860

- PROGRAMME :
Première partie.
1. Fantaisie sur le TRÉ-AUX-CLERCS, composée et exécutée par M. PAUL TRUCHY.
2. POUR FAIRE UN NID, romance chantée par M^{lle} HERMINIE. — E. Arnaud.
3. LE BELGE A PARIS, chansonnette par M. PHILIPPE. — Bousquet.
4. LES OISEAUX DE NOTRE-DAM^e, rom. ch. par M. LECLERC. — Clapissou.
5. LE DIEU D'OR, romance chantée par M^{lle} LEFEBVRE. — Valentino.
6. PAGE, ECUYER, CAPITAINE, scène ch. par M. LEFEBVRE. — Ed. Membrée.
7. LE MARSEILLAIS FRANÇOIS, chansonnette chantée par M. BONHOMME. — Bousquet.
— Seconde partie. —
1. Fantaisie sur le CHANT DU NORD, composée et exécutée par M. PAUL TRUCHY.
2. Parodie de LUCIE, scène chantée par M. PHILIPPE. — Parizot.
3. LA LEGENDE DE LA NONNE, chantée par M^{lle} HERMINIE. — Deloche.
4. MARQUIS ET MARQUISE, duo interprété par M. LECLERC, en voix de soprano et voix de baryton. — Henrion.
5. Air du BARBIER DE SEVILLE, chanté par M. LEFEBVRE. — Rossini.
6. Duo des VENDANGEUSES, chanté par M^{lle} LEFEBVRE et M^{lle} HERMINIE. — H. Bordèse.
7. Parodie de la FAVORITE, chantée par M. BONHOMME. — Hervé.
Prix d'entrée : Premières, 4 f. Secondes, 50 c.
Les bureaux seront ouverts à dix heures et demie. On commencera à onze heures et demie précises, pour finir à une heure et demie.

THÉÂTRE DES AMATEURS
Dimanche 12 février, spectacle à 6 h. :
CARTOUCHE
drame en 5 actes.
Prix des places : Première galerie, 4 f. 50 c. — Stalles de parquet, 1 f. 50 c. — Parquet, 1 f. — Amphithéâtre, 75 c. — Parterre, 50 c.

CIRQUE F. LALANNE
Situé Marché au Charbon, à Roubaix.
Dimanche 12 février, à 7 heures 1/2 :
L'Auberge des Adrets, pantomime.
Deuxième début de M. BERTOLONI, premier gymnasiarque d'Italie.
Flore et Zéphire, Lutte Gymnique, la Trinkka, Double Métamorphose, Poste hongroise, Double Trapèze, le Singe cuisinier : scènes et exercices par plusieurs snjets.
Nombreux Intermèdes par les clowns.
Prix des places : Stalles, 2 f. 50 ; premières, 1 f. 50 ; secondes, 1 f. ; galeries, 50 c.

EN VENTE CHEZ J. REBOUX
20, Rue Neuve, Roubaix :
AGENDA
du commerce et de l'industrie.
Edition particulière, imprimée sur papier satiné.
SEMAINE, à livre ouvert, avec lignes grises, 80 cent.
QUATRE JOURS, à liv. ouv., avec lig. grises, 1 fr. 10.

ON DEMANDE
Un représentant à Roubaix ou à Tourcoing pour une ancienne Société d'assurances mutuelles contre l'incendie.
Bonnes remises. — Ecrire franco à Lille, poste restante, à M. RAMEYE, inspecteur. (1806)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
VINAIGRE ANGLAIS, AROMATIQUE & BALSAMIQUE
Adopté et recommandé par le Conseil de salubrité de Londres.
Importation préparée et perfectionnée par CHALMIN, parfumeur.
Le VINAIGRE ANGLAIS possède une odeur douce et suave ; il est tonique, rafraîchissant et hygiénique ; il blanchit et assouplit la peau, lui donne ce velouté et cette fraîcheur que toutes nos dames envient, fait disparaître les rides et les taches de rousseur ; enfin il est anti-méphitique, ce qui le rend indispensable aux personnes qui fréquentent les bals, les théâtres, etc., en un mot tous les endroits où l'on respire un air vicié. Cette dernière propriété, que possède le Vinaigre anglais d'être un préservatif contre le méphitisme de l'air et des vapeurs, l'a fait adopter et recommander par le Conseil d'hygiène de Londres.
Fabrique à Rouen, rue de l'Hôpital, 39, 40, 41, 43 et 45. — Maison à Paris, rue d'Enghien, 24.
EXPORTATION. — Prix en France, 1 f., 1 f. 50, 3 f. et 5 f. le flacon.
Se trouve à Roubaix, chez M. FAQUES, Coiffeur et Parfumeur, contour de l'Eglise-Saint-Martin, 6, et chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France et de l'étranger. 1818

Ehrenstrom, Aminoff et plusieurs autres suspects avaient été arrêtés en même temps que ma temoisselle Rudenskold.
XIV
D'anciennes connaissances.
En septembre 1794, neuf ou dix mois après l'arrestation des amis de Feldmans, nous trouvons mademoiselle Charlotte Schlossberg devant sa glace, en train de mettre un col de dentelle. Elle se souriait avec complaisance ; elle trouvait qu'il lui allait bien, et elle n'avait pas tort.
On entendit des pas dans la pièce voisine ; bientôt la porte s'ouvrit et Netherwood entra.
« Soyez le bienvenu, caporal des trabans ! » s'écria-t-elle.
Netherwood jeta son chapeau sur une chaise et s'étendit nonchalamment sur un sofa.
« Vous êtes contrarié, de mauvaise humeur... Votre front est sombre... votre regard mécontent... Qu'est-il arrivé ?
— Vous n'avez pas tort. Je suis mécontent de tout le monde. Je ne suis qu'un pauvre diable, comme vous savez ; mais j'ai l'âme passionnée et le cœur rempli d'ambition. Je veux avancer, me distinguer, m'élever, et je n'en ai pas les moyens. Le ciel est injuste de mettre de tels penchants au fond du cœur d'un pauvre hère, et, par-dessus le marché, de lui donner de la conscience.
— Voilà que vous dites des sottises... de pures...
— Une folle comme vous, mademoiselle, in-

terrompt Netherwood, peut qualifier ainsi mon langage ; mais, à ma place, vous penseriez comme moi.
— Eh bien ? qu'est-il donc arrivé ?
— Vous rappelez-vous la circonstance qui vous a fait faire la connaissance du régent ?
— Qu'a-t-elle de commun avec votre sot raisonnement ?
— Vous rappelez-vous notre plan pour enlever mademoiselle Rudenskold ?
— Oui, et après ?
— J'espérais par là attirer l'attention du prince Charles ; en un mot, je cherchais à faire mon chemin en l'obligeant.
— Je sais cela depuis longtemps.
— Vous savez que j'ai amené ici un homme du nom d'Alm.
— Bien ; mais à quoi voulez-vous en venir ?
— En somme, cette circonstance et d'autres encore m'impliquent successivement dans des intrigues que je ne comprenais pas et que je ne pouvais empêcher ; mais si je n'avais fait moi-même le premier pas dans cette voie, je n'aurais rien à me reprocher aujourd'hui.
— Je le crois. Qu'avez-vous donc sur la conscience ?
— Alm est un misérable : il s'est cassé les jambes l'année dernière, et il l'avait bien mérité ; mais il n'est pas devenu meilleur pour cela.
— J'aurais pu vous le prédire ; si c'est là le sujet de votre mécontentement, je ne puis m'empêcher d'en rire.
— Il est au service de Reuterholm, et avec son habileté à contrefaire les écritures, il a fabriqué plusieurs faux documents qu'on attribue maintenant à mademoiselle Rudenskold et à ses amis.

— C'est impossible !
— Impossible ?
— Et les preuves ?
— Chacun croit ce qu'il veut. Et Reuterholm ne vaut pas mieux qu'Alm.
— Pour l'amour de Dieu... les murs ont des oreilles... pas un mot de plus.
— Et puis le régent...
— Décidément vous perdez la tête.
— Le régent est faible comme un fil de soie ; on peut non-seulement le rouler autour du doigt, mais aussi le rompre n'importe à quel endroit, et en faire ce que l'on veut.
— Je ne sais ce que vous avez aujourd'hui, et je cherche en vain les raisons de vos sorties.
— Vous ne me comprenez pas... en vérité... vous êtes bien heureuse de vous croire innocente comme une colombe, tandis que je me sens le cœur rongé de remords pour la part insignifiante que j'ai prise, en n'y trempant que du bout des doigts, à toutes les cabales ourdies, au nom de l'État, contre la pauvre mademoiselle Rudenskold. Allez dans n'importe quelle rue, dans toutes les maisons qui vous sont ouvertes, vous entendrez généralement maudire ses persécuteurs. Ne comprenez-vous pas que je frissonne à la pensée d'avoir été assez misérable pour prêter les mains à ce tissu d'intrigues ? Mon honneur est tout ce que je possède, et bien que j'aie agi une fois avec légèreté, je n'avais pas, en réalité, des intentions méchantes.
— Mais je me rappelle fort bien qu'alors vous en parliez tout différemment.
— Qui dit le contraire ? Pas moi certainement. La légèreté parle le langage qui lui est propre et produit toutes les raisons imaginables pour sa défense. Mais, voyez-vous, la con-

science, que rien n'arrête et qu'un honnête homme ne peut bannir, veut faire entendre de tout autres paroles, et il est impossible de lui résister.
— Et elle s'est éveillée en vous ?
— Oui. C'est sa voix qui me reproche d'avoir trempé, quoique faiblement, dans le complot contre mademoiselle Rudenskold. Assurément, vous n'approuvez pas vous-même la conduite de ces gens-là envers elle.
— Loïn de là, mais...
— En pareil cas, une femme peut-elle avoir un mais ?
— Vous êtes si emporté qu'il est impossible de parler raison avec vous. Je ne défends personne ; mais comme j'ignore quelle est actuellement sa position, je ne puis que...
— Vous ne connaissez donc pas encore l'arrêt de la haute cour ?
— J'en ai entendu parler, il est vrai ; mais une femme ne se fait pas une idée précise de ces choses-là. Une personne comme moi pense plus à sa toilette qu'aux affaires de l'État.
— Apprenez donc ce que chaque gamin de Stockholm pourrait vous raconter : la haute cour a condamné le baron Feldmans, mademoiselle Rudenskold et le secrétaire Ehrenstrom à la confiscation de leurs biens et à la peine capitale.
— Que dites-vous ? Et cela pour...
— Pour des faits purement imaginaires que Reuterholm a rassemblés, mais qui doivent le faire trembler lui-même, d'autant plus qu'il est poltron.
C'est affreux.
(La suite au prochain numéro.)